

Lucien CHARTIER (1913-1991)



Né le 7 mai 1913 à Paris (75015). Décédé le 1^{er} septembre 1991 à Guéret (23)

Notes manuscrites (retranscrites) de Lucien CHARTIER

En Afrique, nos affaires allaient pauvrement en ce mois de juillet 1937. Une énorme tornade nous barrait la route de Bumba (Congo) et toutes nos tentations s'étaient soldées par des échecs devant la colossale violence de ce phénomène. Bien sur nous avons essayé de passer à travers, mais l'avion était secoué comme on ne peut imaginer de l'être. Nous savions qu'il était solide mais nous avons compris aussi que cela ne pouvait durer longtemps et un virage dans ces pires conditions nous avait fait repasser devant le front de tornade.

Maintenant, après avoir erré à la recherche d'un passage, il nous fallait prendre une décision : plus assez d'essence pour un retour sur Bangui, avant quarante minutes nous devions avoir atterri. Au dessous, la forêt vierge s'étendait pendant des centaines de kilomètres. Nous ne connaissions que le terrain de secours de Gwanda Bula si encore il n'était pas envahi par les hautes herbes, ni les termitières et il fallait le trouver !

Cap au Nord Ouest, il nous apparaîtrait soudain sur notre gauche, nous poussons un soupir de soulagement, mais ce n'était pas fini ! Il nous apparut envahi par des hautes herbes à éléphants et de petites aiguilles rouges perçaient la végétation par ci par là : les termitières ! En plus il se terminait par un marécage. Nous fîmes un passage le plus bas possible et vîmes en bordure quelques indigènes et une sagaie nous apparut un peu plus bas, cherchant l'appareil avant de filer en dessous de nous. Nous nous rappelons qu'il y avait des anthropophages dans cette région, mais nous ne pouvons réfléchir plus longtemps, il fallait se poser.

J'ai dit à Roger : maintenant essaie de nous ramener l'avion sur la planète en un seul morceau si possible car il nous faudra bien repartir de ce sacré endroit. Pas rassurés du tout, solidement attachés, nous attendîmes l'impact ; Roger pâle, suant manœuvrait la machine et toucha les roues où il fallait et commença un gymkhana effréné dans les herbes pour éviter les termitières qui se précipitaient vers nous, de moins en moins vite heureusement et brusquement une énorme gerbe d'eau jaillit devant le cockpit et nous aveugla, mais l'avion était arrêté dans le marécage.

Plus pâles qu'il ne convenait, nous mîmes pied à terre, enfin plutôt dans l'eau puisqu'elle nous arriva rapidement au genou. Après nous être extirpés de ce borbier, nous vîmes arriver une bande d'indigènes armés de sagaies, nous leur trouvâmes immédiatement des têtes d'assassins et je me demandais aussi si des anthropophages pouvaient avoir cette tête là ; Roger et Joseph se firent la même réflexion que moi mais ne me le diront que longtemps après. Ils commencèrent une sarabande effrénée autour de nous en chantant en cadence (en hurlant plutôt) une étrange mélodie. Ils continuèrent à hurler était-ce la danse du scalp ? Ou plutôt la danse des anthropophages qui Mais nous ne voulions pas y penser.

Le chef se tenait devant nous, nous regardant fixement. Nous lui trouvâmes une vraie tête d'assassin ! Ce regard commençait à nous inquiéter sérieusement !! Je dis à Roger écoutes tu es le chef tu devrais essayer de t'avancer vers lui et lui dire quelque chose d'aimable ! Tu crois ? Mais quoi lui dire. Il s'avança vers lui et commença à bégayer quelques mots en français sans résultats apparent, les yeux continuaient à nous regarder, à nous évaluer et à nous soupeser, poids et qualité, ils se préparaient sans doute à remplir la grande marmite de la tribu ...

Roger en désespoir de cause commença à parler en swahili : Djambo (bonjour) dit-il d'une voix que nous ne reconnaissons pas. A ces mots le visage s'éclaira, Djambo, Djambo dit-il et il se précipita vers Roger et vint frotter son nez contre le sien. (Il sentait le beurre de karité, la fumée, le manioc pourri et probablement autre chose encore, nous dit Roger après). Tu vois dis-je à Roger quelle bonne tête il a, quel brave type ce doit être.

Nous fîmes entourés par la troupe qui nous entraîna dans un sentier sous les hautes frondaisons et au bout de quelques minutes nous arrivâmes au village, une place de quelques m² peu exigüe et autour quelques cases. Au centre un feu et une marmite, mais petite, ou bouillait quelque chose, quelques ustensiles, calebasses et dans une case nous aperçûmes une lampe « Primus ». Allons, la civilisation était passée par là, complètement rassurés.